

LA CRAIE

Fiction & Cie



Alain Bonfand

LA CRAIE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106510-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1996

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

pour Sally

RICHERENCHES

Leur ombre était longue et ils se serraient l'un contre l'autre. Le soleil les réchauffait d'une nuit courte et abîmée de rêves trop réels. Richerenches accueillit le soleil du matin comme si ce matin devait être le dernier et, village-rue perdu dans l'été, écarta ses bras de maisons basses.

Jean s'accoudait à Clémence ; penché contre elle, il suivait son pas, habitué à sa lenteur et à la gravité indifférente qu'elle mêlait à toute chose. C'était un matin d'insomnie. Il voyait avec les yeux de Clémence ; le reflet des maisons, des platanes et de l'été arrachés au temps commun, devenait clair dans le matin. Clémence rendait le jour à sa transparence, cela il le savait. Avant Clémence il n'avait jamais vu ainsi. Le vent effritait la pâleur des pierres et se confondait avec d'autres bruits, avec des mots, ceux du monde, neutralisés enfin, et ceux silencieux de Clémence qui s'accordaient aux couleurs de la colline lointaine et émoussée par le lever de soleil.

Le vent était le bruit de leur âge, violent, froid. Il soufflait à travers les rayons déjà hauts dans le ciel, et balayait

les feuilles sur les dalles tièdes du parvis. Les bruits montaient du bourg, cernaient la maison ; le souffle du mistral d'abord, dans les marronniers, puis les cris des oiseaux, au loin les aboiements. Ils se sont assis sur un banc de pierre, collé contre l'église, le soleil les réchauffe. La maison est dans l'ombre, face à l'église. Pour l'heure, ils sont seuls, séparés et instruits par cet instant qui va les brûler. Séparés par ce désir sans désir, par ce besoin et cette douleur. Cela est doux et impossible. Clémence va se lever et partir, seulement alors elle parlera. Ils vont attendre, puis elle dira : « Viens. » Clémence dira : « J'ai besoin, besoin de cette heure du monde. » Elle dira : « Doucement », puis guidera sa main, de sa main à elle, vous entendrez alors sa voix. Cette voix va trébucher contre lui à chaque mot, et border le silence de son nom.

Aujourd'hui encore, il entend l'écho de la voix de Clémence ; l'écho de ce jour-là. Et ce jour est devenu dans sa mémoire une stèle, pierre usée d'été, de vent et de cette lumière que les yeux de Clémence retiennent encore. Le monde et son agitation étaient restés des années la mise en scène contrastée du silence et de la lenteur de Clémence, du bonheur qu'il avait à la regarder à la dérobée, à l'attendre ou à la suivre. Le présent était ainsi tenu en équilibre dans la retombée d'un mot ou par exemple dans cette façon singulière qu'elle avait parfois l'après-midi de s'endormir roulée contre lui, sa tête calée dans les mains de Jean. Jean la regardait et disait à voix haute : « Clémence » pour enchâsser cette douceur dans le seul mot qui l'assurait, le rassurait et faisait taire sa peur. Jean guettait chaque bruit pour protéger le sommeil de Clémence.

Elle le regarde : elle veut qu'il parle le premier. Son regard mendie et ne veut rien. Pas une seconde elle ne détourne les yeux.

Lui est assis sur le banc, les jambes repliées. Ses genoux font chacun un appui pour ses coudes. Elle reste immobile, toutes les parties de son corps sont lourdes, soumises à une pesanteur inconnue de lui, et dont, maintenant, il ne semble plus pouvoir s'affranchir. Sa chair tout entière est rendue inerte, anesthésiée. Il entend son cœur qui bat. Ses yeux glissent encore dans leurs orbites. Lentement, comme s'il fallait pour cela produire un effort inhumain, il la regarde ; elle a détourné les yeux. Clémence laisse croire qu'elle regarde ailleurs, qu'elle embrasse l'espace mais en réalité c'est lui qu'elle voit. Son corps dur absorbe les rayons du soleil et les retient.

A cette seconde Clémence n'est pas encore son enfant, cette petite fille brune vers laquelle le souci de Jean toujours se tourne quand son désir s'estompe. Jean ne sait pas encore que ce désir peut cesser, Jean ne sait pas que le désir qu'il a est un désir d'enfant. Jean ne sait plus rien, dans Richerches déserte il regarde Clémence, et elle l'éblouit. Il ne soupçonne pas que le jour peut redevenir avare de félicité et de lumière.

Elle n'a pas improvisé le moindre mouvement depuis que Jean s'est écarté. On dirait qu'elle attend un signe de lui. Il est toujours assis, et ne la quitte plus des yeux. Ses yeux la supplient, ses yeux la toisent, mais ne disent rien. Lui aussi attend un signe d'elle.

Il est midi, il fait chaud ; pourtant Jean ne sue pas. Elle non plus. Cette chaleur leur est étrangère ; leurs corps réagissent seulement l'un par rapport à l'autre. Ce qu'elle pense en ce moment, peut-être le sait-il. Ce qu'il pense lui aussi, peut-être le pense-t-elle.

La première fois il avait longtemps pensé à Clémence, sans chercher à la revoir. Puis il l'avait oubliée, sans s'en rendre compte. Rien ne l'avait comblé davantage, à l'occasion de leurs séparations, que de la laisser fuir loin de lui comme elle le faisait. Puis d'aller à nouveau à sa rencontre, avec elle à nouveau se réconcilier, et l'embrasser encore.

C'était là sa façon cruelle de continuer à désirer Clémence et à l'aimer au-delà du premier été. Il faisait de chaque saison une saison de Clémence et l'habillait d'odeurs, de couleurs et de mots. Il l'écoutait et dormait contre elle entre ses bras, songeant parfois qu'il aurait dû la tenir ainsi, la laisser certaines nuits s'endormir contre lui au lieu de s'endormir contre elle. Jean ne donnait à Clémence qu'un peu du ciment de sa main, le jour, et encore c'était pour la veiller, scruter son sommeil. Il se sentait ainsi tel un chien aux pieds d'un gisant. Mais le désir recommençait comme l'été et chaque jour d'été. Il y avait un pacte entre l'été et Clémence. Quand la peur de Jean l'avait repris et qu'il n'avait pas laissé cette peur le prendre, laissant l'opacité voiler le monde pour masquer sa peur, Clémence l'avait su. Sa voix maintenant trouait cette opacité.

Le mistral file entre le parvis et la façade. Son corps bascule. D'une lenteur hésitante tout d'abord, puis plus vite, Clémence va vers lui. Un silence qui dure une seconde la laisse bouche bée, les yeux écarquillés de surprise et de douleur. Elle éclate en sanglots, qui se mêlent aux mots d'une phrase rendue ainsi inintelligible.

Ce matin-là, à Richerenches, il y eut du silence dans leur désir et pour la première fois clairement une douleur, quelque chose qui s'interrompait avant d'avoir lieu. Quelque chose de mort-né était là, Clémence l'avait senti à ce poids du corps de Jean contre elle. Accoudé à Clémence, Jean marchait sans voir, sans s'occuper des maisons et du vent, de la netteté surprenante du matin. Le matin s'était réduit à Clémence, dans sa voix il y avait de l'inquiétude, une part d'elle dans l'intonation qui renonçait : « Pourquoi ne supportes-tu plus ce silence d'avant ? On croirait que tu cherches à perdre ton temps. Tu restes là sans faire le moindre geste, et quand tu te déplaces, ta course te fait revenir, tu le sais, à ce point précis et meuble qui est ton logis, à cet endroit comme une croix dans l'espace à laquelle tu t'agrippes, et que tu ne lâcheras jamais, et dont pas un instant tu ne te doutes qu'elle aussi compte sur toi. »

Il se lève, elle dit encore : « Viens. »

Le corps de Clémence est lourd, ses seins sont lourds, son ventre est doux. Cette douceur pèse dans le désir et pourrait l'interrompre ; Jean le sait.

Clémence l'enlaça, le retint, écrasant son corps à elle contre lui. Elle s'oublia. Il sentit les perles rouler sur son épaule, le collier frôla sa joue puis ses lèvres. La chambre donnait sur le parvis ; il vit en se penchant le banc qu'ils venaient de quitter et leurs voix aussi se mêlèrent. La voix de Clémence s'accordait à cet instant. Jean l'écouta et eut envie de cacher son visage dans ses mains pour mieux l'entendre.

Il sentit son souffle, sa bouche ; Jean comptait les perles du collier entre ses lèvres, entre ses dents, puis la langue de Clémence embrassa sa langue. Son désir devenait lisse et blanc, semblable aux perles sur ce cou bruni. Ce qui advint se déroula comme dans un rêve : ils étaient désormais l'un en face de l'autre sans pouvoir se toucher, séparés par une distance infinie, un mur invisible contre lequel le désir venait se cogner.

Clémence : Jusqu'alors, tournant le dos, j'éprouvais un peu de cette lumière du dehors, blanche mais voilée et vive. Il y avait aussi un frôlement, le bruit léger, entre l'extérieur et la chambre, d'une étoffe. Quand je m'approchais de la fenêtre le même mouvement qui guidait ma main avait fait plier mon bras. J'étais prisonnière et ma main ne cherchait pas au-delà. C'était là un mur invisible découpé dans l'autre mur.

Jean : Une fenêtre ?

Clémence : Pas exactement, ce n'était ni ouvert ni fermé, et au-delà, ni le vieux monde ni un autre ; une surface de vent sans vent, de brise, à la fin du matin ; c'était la fin du matin, sans que rien pour autant ne bougeât. Une vitre qui n'aurait rien donné à voir et n'aurait pas pu pour autant s'ouvrir laissait entrer la vie.

La voix de Clémence dessinait une dernière fois l'image du bonheur, en traçait les contours. Et Clémence avait cette voix que l'on entend dans les rêves et qui se mêle au bruit du jour. Elle parlait dans un rêve ; laissait en suspens une image bâtie de mots, de larmes, de larmes de joie dans le sommeil. Sa voix avait une clarté de mantique, c'était une voix sans écho qui retirait à la peur toute chance de venir le hanter. Clémence parlait et le rêve et la réalité de ce jour finirent par se confondre : « J'entendais en m'approchant ce frôlement, comme si des oiseaux, de l'autre côté, prisonniers, avaient inventé un tournoiement irrégulier. Ils passaient et passaient encore, toujours plus vite, toujours à la limite de toucher le bord. Et chaque passage laissait un sillon invisible, ce bruit ; un point de tangence, une ombre. Ce qui était étonnant en raison de la vitesse de déplacement de chacun et de la diversité des trajectoires, c'était qu'aucun n'en télescopât un autre. Comme si chacun avait été pourvu d'une protection invisible, déviant toute éventualité de contact. C'était cela la vie, ce passage des oiseaux derrière la vitre ? Des oiseaux trompés par la vitre peinte. »

A la façon dont une vitre se brise, rompant une fois encore l'inertie du monde, Jean et Clémence s'enlacèrent. C'était violent et douloureux : une étreinte sans pareille, comme si l'un et l'autre avaient su qu'ils faisaient l'amour pour la dernière fois.

Les oiseaux glissent maintenant entre les branches. De l'autre côté ce ne sont que les arbres dans cette heure du jour, cette heure où les oiseaux font un seul bruit, qui monte avec le tournant du jour.

Clémence : Oui c'est la pleine lumière, le midi, le soleil ne nous aveugle pas parce que la vitre a été blanchie. Je vois les traits de la brosse. Le blanc est peu épais et tamise cette lumière. Je peux nommer les arbres à leur ombre. Je veux bien m'approcher. De l'autre côté c'est l'été. Tout l'arbre frémit dans le vent.

Jean : Des dizaines d'oiseaux ?

Clémence : Oui, mais tu es là et je sais que c'est un arbre dans le vent. Faut-il rentrer, retourner à l'heure du vieux monde ? Restes-tu ? Cette fois, si tu pars, il ne faudra pas revenir, je t'aime mais je suis lasse ; ta peur est trop lourde. Tout ce que tu fais est écrit entre les ruines, tu es devenu un serpent sous une pierre, tu es froid. Tu es loin et je me sens vieille, vieille de toi, vieille de ton désir fané, pauvre charmille, bouquet de chardon et de misère auquel tu t'écorches.

Quitte-moi, tu dois apprendre maintenant à voir avec tes yeux. Je ne peux plus rien, mon amour, il n'existe pas de sel pour saler le sel ; j'ai soif et tu as fait de nous une plaie, deux lèvres séchées qui ne peuvent plus se fermer ni bouger, tu creuses cette plaie chaque jour et j'ai mal. Je ne veux pas que tu aies froid, je veux que tu cesses de pleurer, je suis là, je t'accompagne, à chaque pas, au bout du jour. Je vais te border une dernière fois pour que la mort n'entre pas dans ton lit ; je te tiens contre moi, respire-moi. Je suis là mais il faut que tu partes. Il faut être grand, mon amour. Je ne suis pas ton enfant et tu n'es pas le mien ; tu es plus mais il faut partir.

L'arbre trembla dans l'été ; ils n'avaient pas bougé. Ils se rapprochèrent et se penchèrent, comme si autre chose qu'eux-mêmes et que le bruit des oiseaux avait pu se produire. Clémence l'avait protégé et le protégea dix ans, jusqu'au dixième été.

RÉALISATION PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE DARANTIERE À QUETIGNY
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1996. N° 29789 (96.0383)

